



L'île des anamorphoses

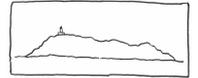
version de Jacques Hilbey

La rose est sans pourquoi.
Elle fleurit parce qu'elle fleurit.
Elle n'a pour elle-même aucun soin,
Ne demande pas : suis-je regardée ?
Cherubinischer Wandersmann, I, 289.

Je m'appelle Jorge Francisco Isidoro Luis Borges Acevedo. Toute autre détermination de ma personne, ne serait-ce qu'une date ou un lieu de naissance, me provoque désormais un haut-le-cœur. Le nom lui-même n'est plus pour moi qu'une convention menacée d'obsolescence. Ce bouleversement est récent et peut-être associé à un autre nom, connu seulement des spécialistes de la langue sumérienne ou d'historiens érudits de la Mésopotamie : celui de Lugal-dub-sar. Mais même ceux-ci ne pourraient rien comprendre du vertige qui m'a saisi, qui me fait regarder chaque soir avec horreur le lit auquel je vais abandonner pour la nuit mon corps épuisé, qui donne à tous les aliments le goût de la poussière et à l'eau une saveur terreuse, qui me fait sursauter à chaque parole, même amie. Au matin, la lumière qui filtre à travers les volets annonce ma délivrance des cauchemars qui hachent mes nuits. Je pars déambuler dans les rues de Buenos Aires, cherchant un café encore vide, un patron ensommeillé qui sera rétif à parler, puis la boisson avalée je me remets à marcher jusqu'à l'heure où l'encombrement des rues me les rend insupportables. Le classement inlassable des livres de la bibliothèque de mon père selon les critères les plus scrupuleusement arbitraires est la seule activité qui m'apporte un semblant de calme.

Le fait initial est d'une innocence que je juge à présent coupable, par les affres dans lesquelles il m'a plongé. Je lisais l'édition, annotée par Francis George Pennington, de la traduction de Burton des *Mille et Une Nuits*. Il y établit l'hypothèse que l'épisode intitulé *The Adventures of Bulukiya*, dans le cinquième tome, serait un écho de l'épopée de Gilgamesh. Il était cette supposition de citations convaincantes de l'ouvrage de Jules-Justin Sauveplane *Une épopée babylonienne – Is-tu-Bar – Gilgameš* (1893).

Inexplicablement charmé par le mot « Is-tu-Bar », je ne tardai pas à me procurer un aride volume de listes lexicales de langue sumérienne, dont je parcourais les pages

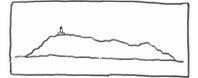


comme s'il s'était agi d'un recueil de poèmes avant-gardistes. Bientôt lassé de ce jeu futile, je fis l'acquisition sérieuse d'un épais volume publié par la *Deutsche Orient-Gesellschaft*, sous la direction de l'architecte et archéologue allemand Robert Johann Koldewey, consacré à la découverte des murailles de Babylone. Si l'épopée de Gilgamesh figurait en bonne place dans l'ouvrage, on trouvait reléguées à la fin du volume, comme des appendices dignes de peu d'intérêt, des photographies de tablettes d'argile plus ou moins brisées couvertes d'écriture cunéiforme, en regard desquelles étaient proposées des traductions.

On aurait tort de comparer l'exercice de reconstitution de ces tablettes à la pratique fastidieuse du puzzle. Celle-ci consiste à assembler une myriade de découpes de cartons similaires pour recomposer une image connue d'avance. Alors que dans celui-là, le tout n'est pas connu d'abord et si les bribes de texte permettent de lier les fragments d'argile, l'inverse est vrai aussi. Sans prétendre connaître le moindre linéament de sumérien, il m'apparut bientôt qu'à moins de supposer que la traduction des fragments avait précédé la reconstitution des tablettes, le traducteur n'avait pas cherché à établir les connexions les plus plausibles. Comme si Moïse avait craint de reprendre son Nahash par la queue, il laissait des sinuosités serpentes se développer là où une main ferme aurait tendu le bâton de la plus directe interpolation.

Dans les dernières pages se trouvaient un ensemble de tablettes assez bien préservées, rejetées là sans doute parce qu'il y était question de Bubiyan, petite île du golfe Persique éloignée de Babylone. Le traducteur pointait en préambule un paradoxe. L'écriture, porteuse de nouveaux et singuliers pouvoirs, était strictement encadrée lorsqu'on en venait au récit : il ne pouvait être énoncé qu'à la première personne du singulier, selon le personnage vivant le plus important mentionné, et au présent. Ce code avait deux conséquences évidentes : le scribe écrivait la geste de son roi à la première personne ; mentir dans un récit impliquant le roi faisait mentir le roi et était passible de mort. Le paradoxe venait de ce que ces tablettes narraient à la première personne l'épopée d'un scribe.

La première tablette présente le scribe (qui n'est désigné que comme « le scribe ») empreint d'une amitié sacrée pour son roi, Zuqar. Ensemble du matin au soir, ils sont similaires par la taille et la carrure. Ils rivalisent dans les jeux de la force et de l'esprit, débattent de la tenue de la Cité, partagent la même table. Dans un style qui n'évite pas la répétition, on les suit chez les artisans, les commerçants, les paysans, qui tous leur



font bon accueil, imposant l'image d'une communauté harmonieuse. Puis Zuqar est frappé d'un mal, « venu des dieux ou d'hommes malveillants », qui le laisse dans l'incapacité de s'alimenter. Obligé de s'aliter, il maigrit inexorablement. En quelques semaines, devenu aveugle et ne parlant plus que par bribes, il est emporté. Le désespoir qui s'empare du scribe lui vaut d'être odieusement raillé. Cependant, la succession s'organise. Le scribe entre au service du nouveau roi, Mesh-Kitun, présenté en contrepoint de Zuqar comme « celui qui se fait obéir par la force ». Inconsolable, le scribe s'acquitte péniblement de sa tâche mais cherche le moyen de continuer le dialogue avec Zuqar. Tout le jour, il lui vient mille pensées à échanger avec lui, avant de buter douloureusement sur son absence. Dans le secret de la nuit, il lui parle à voix basse, contrefait pathétiquement la voix de Zuqar pour se faire accroire que celui-ci lui répond. Ces subterfuges finissent par lui faire craindre de créer des souvenirs trompeurs, quand il voudrait conserver « Zuqar comme Zuqar ». Il se met alors à inscrire sur des tablettes d'argile qu'il garde pour lui les souvenirs qu'il a du roi défunt, parlant de lui à la troisième personne du singulier et au passé. Lorsque ces tablettes viennent par un malencontreux hasard à être découvertes, Mesh-Kitun prononce une sentence capitale contre le scribe. Ainsi se termine la première tablette.

A la rigueur, si le philologue allemand est digne de foi, le scribe n'avait pas enfreint le code. Que Mesh-Kitun ait considéré comme un vol l'usage privé des tablettes par le scribe, qu'il ait préféré se débarrasser d'un scribe qui ne lui serait jamais dévoué ou qu'il ait jugé que cet usage inédit de l'écriture constituait une profanation de la mémoire du roi disparu, le texte n'en dit rien.

La deuxième tablette commence par l'évasion du scribe, aidé par un geôlier compatissant, dans la nuit précédant l'exécution prévue. Il s'enfuit vers le nord de l'île et traverse à la nage l'étroit bras de mer qui sépare Bubiyan de l'île inhabitée d'Al Warbah. Il arrive sur une plage où nichent des faucons puis se perd dans une zone marécageuse de roseaux d'une hauteur « de deux hommes ». Il y passe une journée entière, agacé par les moustiques, à errer sans parvenir à en sortir. Il suit des trouées courbes, dont il ne sait pas si elles sont d'origine humaine ou animale, qui finissent parfois en impasses, se divisent, ou débouchent sur d'autres. Il regrette de ne pas avoir « l'œil des faucons » qui le survolent ou « les yeux d'Anu », découragé de remarquer qu'il repasse plusieurs fois à des endroits qu'il a déjà foulés. Ce n'est qu'au soir qu'il s'extrait des roseaux, par une trouée donnant sur une plaine d'herbes sèches. Il s'y



écroule et ne tarde pas à s'endormir à même le sol, « comme un chien ». Le lendemain, poursuivant son errance, il découvre quelques branches calcinées dans un foyer de fortune auprès duquel se trouvent deux masques d'argile, l'un orné d'attributs royaux et l'autre marqué de triangles caractéristiques de l'enfoncement du calame. Tenant d'une main le masque du scribe apposé sur son visage et de l'autre le masque de roi face à lui, il dit « tu es devenu un il » puis brise avec colère les deux masques. Le troisième jour sur Al Warbah, il marche sans but, les yeux baissés, tirailé par la faim, quand se dresse soudain devant lui, fiché dans le sol, un grand miroir de cuivre poli. Il contemple amèrement cet homme aux traits défaits, aux vêtements en lambeaux, aux pieds blessés et boueux d'avoir perdu ses sandales dans les marais. Il voit dans le miroir un oiseau déplumé se poser sur un arbuste derrière lui et se retourne, ce qui fait s'envoler l'oiseau. La fin de la deuxième tablette est manquante.

Lorsque j'en fus à ce point, j'interrompis ma lecture. Sur le réseau complexe des influences et des transmissions des récits à cette période, nous n'avons que de rares et douteuses lumières. Pourtant, la parenté de cette histoire avec l'épopée de Gilgamesh, tout au moins dans les versions tardives de celle-ci, quand Enkidu n'est plus seulement le serviteur, mais l'ami et le double de Gilgamesh, laissait dans mon esprit peu de place au doute. D'autre part, la mention de la « plage où nichent les faucons » se trouvait à l'identique, je m'en assurai, dans la description de l'une des îles que visite Bulukiya. Il ne m'en fallait pas plus pour avoir la certitude que j'avais entre les mains l'*Urtext* de ces deux histoires. Que les spécialistes le confirment ou le réfutent...

C'est une intuition sourde et insistante qui me retenait à présent de reprendre ma lecture. Pour superficielle qu'ait été ma fréquentation des listes lexicales, il m'en était resté quelques expressions idiomatiques conservant intact leur irrémédiable mystère. Parmi celles-ci, « devenir il » pour signifier « mourir » était un sombre cristal aux reflets d'ombre et « avec les yeux d'Anu », pour dire « impartialement », revêtait une familiarité dérangeante. Elles étaient associées à un nom, celui de Lugal-dub-sar. Je pus décomposer aisément ce nom, toujours grâce à mon éphémère fréquentation du lexique sumérien : *lugal* signifiait « roi » et *dub-sar* « scribe ». Du paradoxe exhibé par le traducteur dans la présentation du texte, j'avais fait une énigme, je l'aperçus au moment d'en trouver la possible clé : celle d'un personnage à la fois roi et scribe. J'étais maintenant curieux d'apprendre comment cet inventeur, par amitié, du récit à la troisième personne, était devenu le roi dont ces tablettes narraient l'aventure.



La troisième tablette, qui est abîmée, comporte beaucoup de répétitions et de redites. Le scribe est dans la ville portuaire d'Umm Qasr, chez un cousin qui le soigne de la fièvre des marais, qu'il a contractée sur l'île d'Al Warbah. La progression du mal est décrite au jour le jour, je la laisse sous silence. Au plus fort du mal, plongé dans un état de profond délire, il prononce des phrases comme « l'homme a l'œil droit d'Anu et la femme l'œil gauche d'Anu », « le roi a l'œil droit d'Anu et le peuple l'œil gauche d'Anu », « je suis roi de mon royaume ». Une fois guéri, il relate à son cousin son aventure. Nous apprenons, ce qui devait figurer dans la fin de la deuxième tablette, qu'il a bâti de ses dernières forces un radeau de fortune pour faire la traversée jusqu'au continent. Son cousin lui avoue sa crainte que sa présence s'ébruite et les dangers qu'ils pourraient encourir. Le scribe quitte Umm Qasr en déclarant « porter pour toujours la marque d'Al Warbah ».

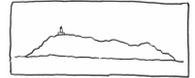
Les phrases délirantes de Lugal-dub-sar s'imprimèrent en moi avec la force d'une manie. Je les marmonnais du matin au soir, cherchant à les frotter à la moindre expérience de mon existence pour en faire jaillir une étincelle, en vain. Mon père finit par me demander qui était Anu. Je lui dis qu'il était le dieu du ciel et le seigneur des dieux mésopotamiens, le Zeus de Babylone. Son sourire attendri m'informa qu'il était inutile de lui en dire plus du poids qui m'oppressait, de l'inquiétude qui comprimait mes tempes. L'étincelle vint, d'une source inattendue. Je me trouvais un après-midi dans un café de Palermo, pour me distraire, avec un ami biologiste de retour d'Allemagne, où il avait travaillé sous la direction de Jakob Von Uexküll. Il m'entretenait des travaux en cours de celui-ci, notamment de l'élaboration du concept d'*Umwelt*, cette découpe dans la réalité propre à chaque espèce animale, selon ses besoins et ses capacités d'action. Lorsque je l'entendis soudain me demander si je l'écoutais encore, je le regardai, interdit, puis le laissant affolé, je partis en courant vers le Parque Tres de Febrero pour abriter au milieu des arbres mon *satori*. « Je suis roi de mon royaume » pouvait être faiblement interprété comme un rêve prophétique du destin futur du scribe ; c'était une autre image qui se recomposait, sous le coup de l'épiphanie que je connaissais. Ce scribe qui avait passé des années à écrire au nom et du point de vue du roi, à examiner Bubiyan avec les yeux du roi, selon la coutume qui lui était imposée et qu'il avait passionnément embrassée, avait eu l'intuition que nous sommes les uns pour les autres ce que dans le vocabulaire de l'optique ou de la peinture, on nomme une *anamorphose*. Mon monde prend tout son sens depuis ma place, mais pour tout autre il est



anamorphosé. Mes paroles, mes actes, mes choix, sont un cosmos à mes yeux, un chaos aux yeux d'autrui. *Je suis roi de mon royaume*. Je tentai en vain de calmer mon esprit surexcité par cet *insight*. La tradition zen évoque-t-elle la possibilité d'un *satori* maléfique, qui au lieu d'éveiller d'une vie de songe à un niveau de conscience plus élevé, nous plonge dans un monde cauchemardesque ? Les anciens Grecs avaient un mot pour cela : la *catastrophe*, cette fracture qui rend l'après impensable dans les catégories d'avant. Ou devrais-je dire, qui oblige à regarder la réalité sous un angle différent ? J'avais attendu une délivrance de cette compréhension soudaine, l'effet fut exactement inverse.

Les autres expressions de Lugal-dub-sar, que j'avais ressassées comme des *koan*, à propos de l'œil droit et de l'œil gauche d'Anu, devenaient aussi limpides que désespérantes. Qui peut comprendre un couple ? Ni l'homme, ni la femme, qui n'ont chacun qu'un œil d'Anu, une vision anamorphosée. Il en est de même pour une Cité, entre le roi et le peuple. Faute de meilleur terme, je continuerai de parler d'anamorphose mais ce qu'avait saisi Lugal-dub-sar me semblait d'une définition plus ample. Que ces expressions soient apparues dans le délire qui suivit son passage à Al Warbah m'invitait à reconsidérer les expériences qu'il y avait vécues. Le miroir propose une anamorphose des plus simples : le monde y est inversé, et il suffit de se retourner pour le retrouver. Je laissais de côté le point qui me semblait hors de portée, à ce moment, du choix entre se voir au sein d'un monde renversé dans le miroir, ou voir le monde sans plus s'y inscrire. Le trajet de Lugal-dub-sar dans le labyrinthe de roseaux, je l'entrevois, proposait une anamorphose plus complexe, puisque l'angle de vue changeait la dimension de l'image : le scribe pensait suivre une ligne tortueuse quand l'œil du faucon lui aurait dévoilé une surface.

Il me sembla, il me semble encore, que je portais désormais moi aussi la marque d'Al Warbah, l'île des anamorphoses. Je marchais dans le parc, un trait de sueur glacée descendant de la nuque entre les omoplates, fripant compulsivement mon mouchoir de la main gauche quand mon bras droit s'agitait de gestes d'orateur. J'invoquai l'apophatisme de Pseudo-Denys l'aréopagite, seule théologie respectueuse de l'affirmation divine « Je suis celui qui suis » (*Exode 3:14*). « Dans les yeux d'Anu », sous l'effet de mon exaltation, pouvait aussi bien être traduit « sous l'aspect d'Anu » et ainsi rapproché du *sub specie aeternitatis* de Spinoza : c'est bien à redresser notre vision anamorphosée de la réalité que s'est employé le prudent philosophe, nous laissant

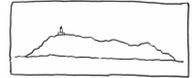


par là même entendre que le temps n'est qu'un point de vue sur la totalité de ce qui est. Je voyais les étudiants se pousser du coude en m'indiquant d'un signe de tête, les mères de famille s'écarter de ma trajectoire comme de celle d'un forcené. Je n'en avais cure, je rentrais chez moi. Mon seul souhait était de reprendre ma lecture. Je voulais vérifier si mes pensées suivaient le cours de celles du scribe, comme dans une anamorphose dynamique, dont la déformation disparaîtrait non pas d'occuper un certain point de vue, mais de suivre un certain parcours.

De la quatrième tablette, malheureusement, il ne reste que des fragments. Le scribe parvient à Uruk, où il trouve à s'employer sous les ordres du scribe en chef de la Cité. Peu soigneux de sa mise, indifférent à son travail, il continue d'écrire en secret sur Zuqar, dont il regrette que le souvenir s'estompe. Dans un épisode qui est comme un écho de celui de la première tablette, le scribe découvre les tablettes, les confisque et le chasse. Lugal-dub-sar maudit celui qui vole les fruits du travail d'un autre et prédit que ses écrits « n'auront pas d'enfants ». Une prophétie qui ressemble à un souhait est généralement erronée. Ce scribe en chef sans scrupule pourrait même être à l'origine d'une des premières versions de l'épopée de Gilgamesh, roi d'Uruk. Dans un fragment suivant, Lugal-dub-sar apparaît comme un mendiant, au pied d'un arbre, sur la place principale d'un village, insoucieux du monde. Puis dans le dernier morceau de la quatrième tablette, il demande à Zuqar pardon d'avoir recommencé à écrire en prenant son cadavre comme prétexte à exprimer ses propres pensées.

Je ne peux décrire la force avec lesquelles ces maigres bribes de textes agirent sur moi. Elles me laissèrent comme une ombre torturée, craintive de lire la cinquième et dernière tablette. J'étais pourtant épris d'admiration pour cet homme et le pardon qu'il implorait pour ce qui lui semblait un échec. J'évoquai d'autres amitiés valeureuses à l'origine d'inventions littéraires qui puissent rivaliser avec celle du récit à la troisième personne : Platon et ses dialogues, sur lesquels l'empreinte du verbe et de la pensée de Socrate, initialement forte, s'efface à mesure qu'il construit son propre système ; Montaigne et ses *Essais*, qui projette un mausolée littéraire pour La Boétie et ses poèmes, et bâtit un monument de la quête de soi dont on peut douter qu'il soit même un cénotaphe.

La cinquième tablette, si l'on peut désigner ainsi deux tessons d'argile, décrit le scribe comme un « homme de plusieurs argiles », qui de retour à Bubiyan fait en sorte que le vil roi Mesh-Kitun « devienne il » pour que lui puisse « écrire je ».



Si ce dernier fragment évoque avec une clarté pétrifiante une scène de meurtre, le précédent est trop concis pour ne pas être obscur. Je ne pouvais toutefois le comprendre que d'une manière, qui fut un coup de grâce. J'avais effleuré l'idée à deux reprises : en sentant que j'adhérais trop rapidement à l'idée que si j'apparaissais anamorphosé aux autres, mon monde en revanche faisait un système, et aussi en opérant un mouvement rétrograde à partir des considérations sur le couple, incompréhensible parce que composé. Nous ne nous reconnaissons pas toujours dans nos actes, notre moi n'est pas fait d'un seul point de vue. Il est, au mieux, incompréhensible.

Je veux croire que Lugal-dub-sar m'a précédé dans les abysses de mélancolie où je me trouve désormais. Puisque le présent et l'éternité ne sont que les deux ampoules d'un sablier dont l'inintelligible poudre se déverse indifféremment de l'une dans l'autre, dissolvant l'opposition entre temps linéaire et temps circulaire, puisque le concept d'espace n'est qu'une négation de l'intensité et l'identité un gant qui ne se retourne jamais sur le même envers, que la vérité est une figure de style, la poésie une regrettable conséquence de notre durée indéfinie, Jorge Francisco Isidoro Luis Borges Acevedo ne pourra rien écrire.

J'écrirai, vaille que vaille.

Buenos Aires, 1922.